

SONALLAH IBRAHIM

# Le Gel

roman traduit de l'arabe (Égypte) par Richard Jacquemond

*ACTES SUD/Sindbad*



## MOSCOU, 1973

### 1

Sur le coup de midi, la *kommandantka* a passé sa tête ronde ceinte de cheveux gris et sa mine revêche par la porte de la chambre avant d'emplir le chambranle de sa carrure massive. Elle venait nous annoncer qu'un étudiant russe allait se joindre à nous. Comme je lui faisais remarquer qu'il n'y avait que trois lits, elle m'en a montré un quatrième, démonté et posé au-dessus de l'armoire. "J'ai trente-cinq ans, je ne supporte pas le bruit et la promiscuité, ai-je dit. En plus, en tant que doctorant, je devrais être logé en chambre individuelle." Elle m'a dévisagé longuement, comme pour évaluer si une personne aussi insignifiante que moi méritait vraiment une chambre pour lui tout seul. "*Ladno*. C'est bon, *tovaritch* Choukri, vous resterez à trois."

Après son départ, Mario, mon colocataire brésilien, a remis d'aplomb le calendrier accroché au mur près de la porte. C'est un garçon mince, aux petits yeux vifs, d'à peu près ma taille. Il portait une chemise de laine à rayures et des jeans.

— Ils essaient toujours de placer un étudiant russe avec les étrangers pour qu'il leur rapporte leurs faits et gestes, a-t-il dit en jouant avec une de ses boucles d'oreilles.

— Il n'y a rien qui vaille la peine d'être rapporté, a commenté Djalaldinov, le troisième occupant de la chambre, un Kirghiz aux traits asiatiques, comme pour éloigner de lui les soupçons.

J'ai enfilé mon manteau, enroulé une écharpe autour de mon cou, mis ma chapka et mes chaussures fourrées aux semelles épaisses, dessinées pour marcher sur la neige. Après avoir vérifié que j'avais bien mes gants en poche, je suis descendu au rez-de-chaussée, j'ai salué la *dejournalaya* et je suis sorti de l'*obchejitie*\*. Le soleil avait disparu et j'ai été assailli par le vent froid et la neige. Mon nez s'est mis à couler. Tout en avançant prudemment sur le sol gelé, j'ai rabattu les oreillettes de ma chapka et enfilé mes gants. La vitrine du magasin consistait, comme celle de toutes les épicerie, en une série de pyramides de boîtes de café soluble surmontées d'une pancarte de toile annonçant : NOUS EXÉCUTONS LE PLAN. EN AVANT VERS LE COMMUNISME. Un groupe d'ivrognes se tenait devant l'entrée, dont l'un joignait deux doigts au-dessus du col de sa veste, signifiant par ce geste qu'il cherchait deux partenaires pour partager une bouteille de vodka.

Vu le peu de produits exposés, je n'avais pas l'embarras du choix. Debout dans la queue des achats, je contemplais le portrait de Brejnev accroché au mur. Une vendeuse en manteau blanc a disparu, une autre

---

\* Foyer ou résidence d'étudiants. La *kommandantka* est l'intendante du foyer, la *dejournalaya*, la concierge qui surveille les entrées et sorties des étudiants et des étudiantes. Tous les termes cités en russe dans cette traduction sont également donnés en russe dans l'original arabe. (Toutes les notes sont du traducteur, sauf mention contraire.)

était en grande conversation avec une troisième. Une fois servi, j'ai pris mon ticket et mon tour dans la queue suivante pour payer. La caissière a fait l'addition de mes achats sur sa calculatrice en bois : œufs, trois roubles et dix kopecks; kéfir, trente kopecks; vodka, quatre roubles et soixante-trois kopecks; pain, quatre-vingts kopecks. J'ai payé, pris mon reçu et je suis passé dans la troisième queue pour récupérer mes achats. Quand j'ai tendu une main nue vers le pain pour le choisir, je me suis fait reprendre sèchement par l'employée, qui en a pris un à l'aide d'une grande pince métallique.

De retour dans la rue, je me suis attardé devant le spectacle d'un policier rouant de coups un homme qu'il avait coincé contre le mur et qu'il a ensuite poussé dans une voiture de police. Puis je suis passé devant une vieille femme en manteau blanc et bottes noires qui se tenait derrière une caisse de *pirochki*\* tout chauds; chaque fois qu'elle ouvrait sa caisse, de la vapeur s'en élevait, qui l'enveloppait. J'ai poussé jusqu'au kiosque à tabac, tenu par un vieil homme aux cheveux gris. À l'instant où j'arrivais devant sa fenêtre, il l'a fermée et s'est mis à recompter les cartouches de cigarettes qui remplissaient plusieurs cartons en pointant sur un bon de livraison qu'il tenait en main. Il s'activait très lentement, d'une main tremblante. Il a encore vérifié le contenu de sa livraison, compté l'argent qu'il avait en caisse, puis s'est mis à chercher quelque chose. Pendant ce temps, une queue s'était formée derrière moi et je m'étais mis à sautiller sur place pour me réchauffer les pieds. "Il fait

---

\* Petits pains fourrés à la viande, aux champignons, au fromage, etc.

moins dix”, a dit quelqu’un derrière moi. Un autre : “Le vieux cherche sa queue.” Un troisième : “Il l’a trouvée?” L’autre : “Sûrement pas.” Derrière sa vitre, le buraliste rangeait de nouvelles sortes de cigarettes, posait dessus des étiquettes avec leurs prix. Une étiquette a glissé ; il l’a remise en place avec des gestes lents. Quand il s’est enfin décidé à rouvrir, je lui ai acheté un paquet de TU-144 et je suis rentré à l’*obchejitie*.

J’avais les mains gelées. J’ai filé à la salle de bains du rez-de-chaussée les mettre sous l’eau froide, comme on m’avait conseillé de le faire. Bientôt, la chaleur est revenue dans les extrémités de mes doigts, avec la douleur.

En allant chercher des draps propres chez la *kommandantka*, j’ai failli me heurter à Vera, l’étudiante juive qui est toujours en minijupe. À mon retour à notre chambre du quatrième, il n’y avait plus personne. Je me suis cuit trois œufs dans la cuisine commune à l’étage. Je les ai mangés puis me suis préparé un thé. Du bon thé de Géorgie. J’ai allumé une cigarette, tiré une grosse bouffée. Le filtre m’est resté dans la bouche. Le sommeil me gagnait. Je me suis allongé sur mon lit. Il occupe un angle de la pièce, face à celui de Mario, tandis que le lit de Djalaldinov s’étend dans le prolongement du mien, de sorte qu’il dort à la hauteur de mes pieds.

J’ai été réveillé par l’irruption de Djalaldinov.

— *Tovaritch* Choukri, me dit-il en s’appuyant contre la petite armoire de bois, je sais que vous autres, Égyptiens, vous êtes généreux ; je suis musulman comme toi et j’ai un service à te demander.

— Vas-y.

— J'ai une amie russe, chez nous en Kirghizie. Je veux me marier avec elle, mais elle n'a pas de permis de résider à Moscou. Est-ce que je peux l'amener pour qu'elle habite avec nous ?

— Elle dormira où ?

— Dans mon lit. On mettra un rideau autour de nous.

— Tu as demandé à Mario ce qu'il en pense ?

— Oui, il est d'accord.

— Eh bien, moi aussi.

Son visage s'est illuminé. Il s'est mis à préparer sa valise pour aller chercher son amie. Quand il m'a annoncé que Mario partait ce soir pour Leningrad, je suis aussitôt descendu à la cabine publique du rez-de-chaussée pour appeler Madeleine à l'Institut des langues. J'ai mis deux kopecks dans l'appareil et j'ai attendu qu'on me la passe. Quand je l'ai invitée à venir le lendemain, elle m'a demandé :

— Et Mario ? Il ne veut pas me voir ?

— Il part en voyage ce soir.

Quel drôle de pays, capable d'envoyer des fusées dans l'espace et incapable de fabriquer un rasoir décent, pensais-je en me rasant avec un rasoir soviétique en métal. Ou alors, tout simplement, ils n'en voient pas l'intérêt. J'ai pris des vêtements propres et je suis descendu prendre une douche chaude dans la salle de bains collective du rez-de-chaussée. De retour à la chambre, j'ai mis la serviette à sécher sur le radiateur chaud. Madeleine est arrivée à cinq heures. Elle avait laissé sa carte d'étudiant chez la concierge. C'est une Brésilienne d'environ vingt-cinq ans, menue, les cheveux noirs, les dents supérieures légèrement proéminentes. J'avais fait sa connaissance en même temps que celle de Mario au cours de russe. Je l'ai serrée contre moi puis je suis allé chercher la théière à la cuisine. Elle m'a montré, tout émue, un disque de Roberto Carlos, le chanteur populaire brésilien, et m'a offert un parfum pour homme en vaporisateur. On a posé le disque sur le petit pick-up, puis j'ai fermé la porte à clé et quitté mon pantalon – mais pas mon caleçon de laine – tandis qu'elle se défaisait de son épais collant rouge bordeaux. J'ai caressé ses cuisses humides. D'habitude, je lui demande



si elle ne risque rien, on compte les jours passés depuis la fin de ses règles, mais ce jour-là j'ai oublié, je ne m'en suis souvenu qu'une fois que j'étais en elle. Je lui ai demandé, elle n'a pas été gênée. Elle s'en remet toujours à moi. Elle dit qu'elle me fait une confiance aveugle, que je sais tout. Quand elle cherche à m'embrasser, je détourne la bouche, je n'aime pas ses lèvres. J'évite aussi ses seins, parce qu'elle ne réagit pas aux caresses. Elle me demande parfois de la frapper, mais je ne le fais pas, parce que ça ne me plaît pas.

Après qu'on a eu fini, la douleur au pénis m'est revenue. Elle, au contraire, a eu un soupir de soulagement.

— Je n'ai plus mal comme quand je faisais l'amour avec Hermann, m'a-t-elle avoué. On dirait qu'avec la pratique je me suis élargie.

On frappait à la porte. Tout en allant ouvrir, j'ai demandé : "Qui est-ce?" C'était Hans, le bel Allemand. La trentaine, plus grand que moi, il a des lèvres charnues et de longs cheveux blonds et lisses qui lui tombent sur le front en deux masses séparées par une raie au milieu. Il vient d'Allemagne de l'Est, plusieurs fois par an, pour rencontrer son directeur de thèse. Après m'avoir salué d'un "*Privet*", il m'a annoncé qu'il était avec deux étudiantes russes du cinquième étage. Il me proposait de me joindre à eux, car Farid et Hamid, les deux étudiants syriens avec qui il partage sa chambre, étaient sortis.

J'ai pris le pick-up et le disque de musique arabe et je lui ai emboîté le pas. Les deux filles devaient avoir dans les vingt ans. Zoya est mince, de ma taille ou à peine plus grande, avec un visage d'enfant, des yeux bleus, des cheveux blonds coupés courts et une petite poitrine. Elle est mariée à un garçon qui faisait son service militaire dans quelque région lointaine. Talia, sa camarade, est une blonde aux traits ordinaires.

La chambre a deux lits qui se font face, le troisième étant derrière l'armoire de bois disposée en travers de

la chambre, juste après l'entrée. J'ai posé le pick-up sur le bureau, entre les deux lits sous la fenêtre, et mis le disque de musique arabe. Les filles n'ont pas accroché. "Tu n'as pas quelque chose qui se danse?" a dit Talia. Je suis retourné à la chambre chercher deux ou trois disques de pop occidentale et j'en ai mis un. Applaudissements de Zoya.

Hans nous a servi de la vodka, un morceau de fromage et du pain congelé. Il a descendu son verre d'un coup et dit : "*Na zdorovie* – à la vôtre." J'ai bu une gorgée du mien. Zoya est intervenue :

— Pas comme ça. Tu dois le boire cul sec.

— Je ne veux pas me saouler.

— Je vais t'apprendre ce qu'il faut faire pour ne pas être saoul. Tu commences par renifler la vodka, tu prends une gorgée que tu gardes un peu en bouche, puis tu l'avales et tu descends le reste du verre d'un coup. Et tu manges tout de suite quelque chose derrière.

J'ai vidé mon verre et mangé un morceau de pain selon ses instructions.

— Mon père ne buvait que de l'alcool pur, a-t-elle poursuivi. Il refusait de le mélanger avec de l'eau ou quoi que ce soit d'autre et il le faisait flamber pour s'assurer qu'il n'était pas coupé. Dès que le feu prenait, il soufflait dessus et il buvait.

— Il n'y a que deux ou trois endroits où tu peux trouver du pain frais fait avec de la farine pure, a dit Talia. Le cinéma des Arts sur l'Arbat, un magasin de la rue Gorki et un autre sur l'avenue Kutuzovsky, près de la résidence de Brejnev.

Hans a voulu me resservir. Devant mon refus, il insiste :

— Il faut finir la bouteille. On ne peut pas refermer une bouteille une fois qu'elle est ouverte.

Zoya a repoussé derrière une oreille la mèche de cheveux qui lui tombait sur les yeux et m'a demandé ce qu'il allait advenir des territoires arabes occupés par Israël.

— Ils ne seront pas libérés tant que les régimes en place ne changeront pas.

— Mais certains d'entre eux croient au socialisme.

— C'est ce qu'ils prétendent.

Je leur ai parlé de la guerre d'usure que nous menons contre l'armée israélienne qui occupe le Sinaï depuis 1967. Zoya était assise à côté de Hans, sur son lit, et Talia allongée sur le lit d'en face, la tête contre le mur. Quant à moi, j'étais assis sur l'unique chaise à côté de la table. Talia m'a demandé si j'avais fait la guerre. "J'ai été affecté à l'arrière, dans les bureaux, ai-je expliqué. Après la guerre, j'ai repris mon poste à l'université, puis j'ai obtenu une bourse du programme d'échanges culturels avec l'Union soviétique."

Zoya a proposé d'éteindre la lumière et allumé une bougie. Quand Hans l'a attirée à lui pour la faire danser, elle s'est abandonnée à ses bras. Immobile, je ne quittais pas des yeux son visage et ses jambes nues. Talia me regardait d'un air maussade. Elle m'a posé une question sur la condition de la femme égyptienne. "Elle s'est beaucoup améliorée depuis la révolution, ai-je dit. Les femmes ont ôté le voile, elles peuvent exercer la

plupart des métiers. Il y a même des femmes contrôleuses dans les bus.” Peu après, elle s’est levée :

— Il faut que j’y aille. J’ai du travail.

Puis, à l’attention de son amie :

— Tu viens ?

— Laisse-la tranquille, dit Hans.

Après son départ, ils ont dansé encore un moment, puis se sont rassis. Dans le silence qui a suivi, je me suis levé, j’ai pris le pick-up avec mes disques et je suis retourné dans ma chambre.